Hélène Gestern

ARMEN

L'exil et l'écriture

arléa
16, rue de l'Odéon, 75006 Paris
www.arlea.fr

Gestern_Armen.indd 5 18/02/2020 11:16

Collection “1er Mille”
– Dirigée par Catherine Guillebaud –

Ouvrage publié avec le soutien du Centre national du livre

www.helene-gestern.net
EAN 9782363082206
© Arléa mars 2020

Gestern_Armen.indd 6 18/02/2020 11:16

« Je me suis dit qu'on écrivait toujours sur le corps mort […] de l'amour. Que c'était dans les états d'absence que l'écrit s'engouffrait pour ne remplacer rien de ce qui avait été vécu ou supposé l'avoir été, mais pour en consigner le désert par lui laissé. »

Marguerite Duras, *L'Été 80*

Gestern_Armen.indd 7 18/02/2020 11:16

Gestern_Armen.indd 8 18/02/2020 11:16

ENFANCE

Gestern_Armen.indd 9 18/02/2020 11:16

Gestern_Armen.indd 10 18/02/2020 11:16

I

Anniversaire

Armen Lubin, qui s'appelait pour l'état civil Chahnour Kérestédjian, est né le 3 août 1903 à Istanbul. Il fait allusion, sans joie, à cet anniversaire (« jour maudit s'il en fut ») dans sa correspondance avec Madeleine Dinès, la femme de Jean Follain. De son enfance, on ignore l'essentiel : il évoquait rarement, aux dires de ses amis, son existence d'avant l'exil. Lubin est né à Üsküdar (ou Scutari), un quartier d'Istanbul, au 23 de la rue Kabristan, quand la ville s'appelait encore Constantinople. Son grand-père paternel, d'origine grecque, exerçait la profession de tailleur à la cour ottomane. Krikor Chahinian, qui a consacré une thèse à Armen Lubin et a pu correspondre avec lui dans l'année qui a précédé sa mort, a réussi à glaner quelques détails supplémentaires sur la famille : le grand-père maternel était savetier et le père, Zakaré, tailleur, comme son propre père. On sait aussi que Lubin avait une sœur aînée, Herminé, qu'il surnommait « Minet » – il lui arrive de l'évoquer dans sa correspondance – et que sa mère était « impulsive », si l'on en croit une confidence qu'il aurait faite à Madeleine Follain.

Par la branche maternelle, Lubin était le neveu de Teodoros Labdjinjian. Celui qu'on appelait Téotig (ou Téodig) était né en 1873 ; il mourut à Paris, en exil lui aussi, en 1929. Dans un texte inédit en français, intitulé *Une paire de cahiers rouges*, Armen Lubin décrit son oncle comme « un autodidacte, passionné de langue, philosophie et histoire ». Téotig, qui a publié des nou-

Gestern_Armen.indd 11 18/02/2020 11:16

velles, était aussi un fin connaisseur en matière d'imprimerie et un bibliophile compulsif – il avait entassé, paraît-il, plus de sept mille cinq cents volumes dans son appartement stambouliote. Cet homme qui, toujours pour reprendre les mots de son neveu, « aimait les lettres arméniennes à la folie », était devenu célèbre grâce à la publication de ses « Almanachs », à la fois chroniques et *digest* de la vie culturelle et sociale de la communauté arménienne. Le premier a paru en 1907 et j'ai eu la chance d'en tenir un exemplaire entre mes mains chez Krikor Beledian, professeur d'arménien et lecteur expert de Lubin, dans son appartement du II^e^ arrondissement de Paris. Il s'agit d'une compilation d'annonces, de listes de parutions, de photos, de biographies de personnalités, un mixte entre le *Who's Who* et un manuel d'histoire contemporaine. Ce document aurait simplement pu (ou dû) servir à se divertir, ou à combler la curiosité sociale ; il était fait pour être lu en famille ou entre amis, déposé dans les salles d'attente pour tromper l'ennui. Mais l'Histoire en a fait un monument de la mémoire arménienne.

Téotig résidait lui aussi à Constantinople, avant d'être contraint à partir. Il habitait Péra, un quartier d'affaires brillant et animé qui accueillait également des artistes et des échoppes de photographes. J'imagine des rencontres fréquentes, des liens familiaux nourris, des repas ou des thés dominicaux : Lubin raconte que sa mère et son oncle se rendaient des visites mutuelles et que les Kérestédjian, à cette occasion, campaient volontiers dans l'appartement de Péra. Enfant, le futur écrivain a passé beaucoup de temps avec Téotig : celui-ci le promenait sur ses épaules dans les cimetières pour lui apprendre à rendre hommage aux grandes figures de la communauté arménienne.

Ainsi, et bien que ses parents ne soient pas des intellectuels, le jeune Chahnour a baigné d'emblée dans un milieu lettré, d'autant que Scutari était à l'époque un quartier où la vie poétique et intellectuelle était active. Outre Téotig, qui a dû arrêter ses études faute d'argent après la mort de son père, la famille

Gestern_Armen.indd 12 18/02/2020 11:16

compte un autre homme de lettres, Piuzant Bozadjian. Et les tantes de Lubin, qui se sont sacrifiées autant qu'elles ont pu pour payer la scolarité de Teodoros, acceptant des travaux de couture ingrats avant qu'il les relève de cette servitude, ont été chagrinées de ne pouvoir poursuivre leur propre instruction. Même le prénom du petit garçon, Chahnour, a été choisi par un oncle paternel en hommage à l'écrivain Mathéos Mamourian, dont c'était le nom de plume. Ce qui fait dire à Lubin, quand il en parle à Chahinian : « Le livre n'a jamais fait défaut dans notre famille. »

Gestern_Armen.indd 13 18/02/2020 11:16

* *
*

Il paraît que la plupart des souvenirs d'enfance sont des fictions, des histoires trompeuses fabriquées après coup par la mémoire. Pourtant, j'en possède un et il est étrangement net. Je suis assise sur une chaise surélevée, dans une pièce quasiment vide. Ma mère récure le plancher. Le genre de lessivage à grande eau qu'on fait avant d'entrer dans des murs – je ne me rappelle aucun meuble à cet endroit. Simplement, dans un coin de la pièce, l'écran d'un poste de télévision. Il diffuse les images scintillantes d'une cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques. Je revois le cercle formé par les danseuses, des femmes en costume traditionnel, dont les jupes noires s'ouvrent comme des corolles en un mouvement synchronisé. L'événement ayant lieu tous les quatre ans, la scène pourrait prendre place en 1976, où internet me dit que les Jeux se déroulèrent à Montréal (été) et à Innsbruck (hiver). Sans indice pour les départager, je vote pour Innsbruck : ces danses traditionnelles et ces robes noires à pois consonnent dans mon esprit avec la mode d'Europe centrale. Je suis certaine que la scène n'a pu se dérouler en 1972 : à un an, on n'est pas capable de tenir une conversation. Pas plus qu'en 1980, puisqu'à neuf ans on ne s'assied pas dans une chaise haute.

Et surtout on sait déjà lire.

Car la lecture est le sujet de la dispute. Comme la cérémonie est monotone, que je ne comprends pas de quoi il s'agit et que ma mère est occupée, j'ai dû commencer à me plaindre, de cette manière

Gestern_Armen.indd 14 18/02/2020 11:16

lancinante et répétitive propre aux enfants. Pour me faire taire, elle me place alors un livre entre les mains.

Je le tourne, je le retourne. Je ne sais qu'en faire. Je me plains de plus belle : ce jouet n'est pas amusant, je m'ennuie. J'entends ma mère me répliquer : « Tu verras, quand tu sauras lire. Tu ne t'ennuieras plus jamais. »

La pauvre. Elle ne pensait pas si bien dire.

Gestern_Armen.indd 15 18/02/2020 11:16

2

Le collège Berbérian

La meilleure preuve de l'attachement de la famille Kérestédjian à la culture est qu'à treize ans, en 1916, le jeune Chahnour, comme son oncle avant lui, entre au collège Berbérian, après avoir fréquenté l'école Sémerdjian. L'établissement est un des plus célèbres de Constantinople mais, aux dires de Lubin, à cette époque, le collège avait déjà perdu de son prestige. La plupart des enseignants renommés, en effet, avaient dû en partir suite à la persécution des élites arméniennes stambouliotes. Cependant, il faut se représenter l'endroit, et surtout la personnalité de son directeur, pour mieux comprendre comment le passage du jeune garçon en ces murs a pu façonner sa personnalité. L'école, destinée à l'instruction des enfants arméniens, y compris les plus pauvres, a été fondée par Rétéos Berbérian, qui lui avait donné son nom. Elle faisait partie des nombreux établissements arméniens de Constantinople, qui possédait des écoles primaires, secondaires, et des universités arménophones ; on en comptait presque deux mille à la veille des persécutions. Mais il fallait au moins cela pour éduquer la plus importante communauté arménienne de Turquie, dont deux cent mille ressortissants vivaient alors à « Bolis », comme ils appelaient la capitale.

Berbérian avait un fils prénommé Chahan, né en 1891. La famille avait dû fuir une première fois, à Genève, pour échapper aux persécutions du sultan Abdül-Hamid, qui avaient suivi les premières actions armées du parti indépendantiste arménien

Gestern_Armen.indd 16 18/02/2020 11:16

Hintchak. À son retour, Chahan avait naturellement intégré l'école paternelle comme élève ; mais, fait plus inhabituel, il en était devenu, à l'âge de quinze ans, l'un des professeurs. Ce surdoué, qui touchait aussi bien à la littérature qu'à la musique, aux sciences naturelles qu'à la philosophie, était ensuite parti pour la France, en 1908, afin de compléter sa formation. À la Sorbonne, il avait suivi les cours de Bergson et de Durkheim ; seule l'obligation de rentrer trois ans plus tard pour diriger l'établissement fondé par son père l'avait empêché de boucler un doctorat de psychologie.

Chahan Berbérian fut le professeur de français de Lubin. Une matière que le jeune garçon affectionnait et dans laquelle il excellait, si l'on se fonde sur sa nouvelle autobiographique « Un cœur qui rayonne ». Il y raconte qu'un autre de ses professeurs de français, M. Zareh, s'amusait aussi, pour le mettre à l'épreuve, à inventer des questions toujours plus difficiles, difficultés dont bien sûr le jeune garçon triomphait.

Certes, la culture de l'adolescent, la formation de son rapport aux lettres avaient déjà été façonnées par sa proximité avec Téotig. Mais on imagine sans peine ce que la rencontre d'un érudit, polyglotte, pédagogue hors pair et par ailleurs profondément impliqué dans la vie de la communauté de Constantinople, a pu avoir comme influence sur la destinée du futur écrivain. Lubin côtoie, au quotidien, un Arménien francophone et francophile qui a séjourné trois ans à Paris ; il n'ignore sans doute pas que Berbérian, lui aussi, écrit dans des revues – il en cofondera une, *Partsravank* (« Le Monastère d'en haut »), avec deux camarades quelques années plus tard. À cette époque, le jeune Chahnour Kérestédjian, selon une confidence faite à Simon Vratzian, un critique auteur d'un article sur lui, a fait partie du groupe littéraire du poète Matéos Zarifian (1894-1924). Ce dernier, originaire lui aussi de Scutari, a enseigné au collège Berbérian, où il a certainement contribué à éveiller la vocation de Lubin. Hasard du sort, Zarifian aussi est un mélancolique, qui mourra emporté à vingt-huit ans par la tuberculose.

Gestern_Armen.indd 17 18/02/2020 11:16

C’est le prénom de Berbérian que Lubin adoptera comme sien quand il sera l’heure de choisir sa première identité littéraire : il sera Chahan Chahnour, ou Chahan Chahnour Kérestédjian, comme on le voit parfois écrit.

Gestern_Armen.indd 18 18/02/2020 11:16